

« VINTIMILLE.

« Eh quoi ! me fais-tu donc, cher Maclou ? as-tu quel-
 « que funeste pressentiment ? crains-tu de ne pouvoir en-
 « visager d'un œil ferme les prochains désastres de la pa-
 trie ? »

« POPON.

« Je ne fais pas ; je m'élève. Je m'efforce, et sans re-
 « lâche, de réunir à Jésus-Christ l'âme qu'il m'a donnée.

« VINTIMILLE.

« Tu es heureux, mais non pas moi : car qu'ai-je désor-
 « mais à faire de la vie ? La vie, sans toi, n'a rien qui
 « me puisse être agréable.

« POPON.

« Épargne-moi ; n'en dis pas davantage. Il faut respec-
 « ter la volonté du souverain Maître. Va, ton heure est
 « déjà marquée ; tu ne languiras pas longtemps. »

On le voit, Vintimille pressentait sa fin prochaine. Et comme les vieillards aiment à se reporter au temps de leur jeunesse, il se ressouvint alors des heureuses années qu'il avait passées à Lyon, dans la famille de son bienfaiteur. Depuis longtemps déjà, Mathieu, George et Jean de Vauzelles étaient morts. Vintimille voulut prononcer une dernière fois le nom de George, et, comme pour prolonger la reconnaissance, rendre impérissable le souvenir du bienfait. Il publia dans le recueil dont nous avons parlé, moins de deux années avant sa mort, les vers suivants, qu'il ne prévoyait pas sans doute que la dernière postérité de Mathieu pourrait répéter encore après trois siècles :

Teque, Vozelle, colam, quo nullus charior unquam,
 Quo ductore mihi est Gallia facta Rhodus.